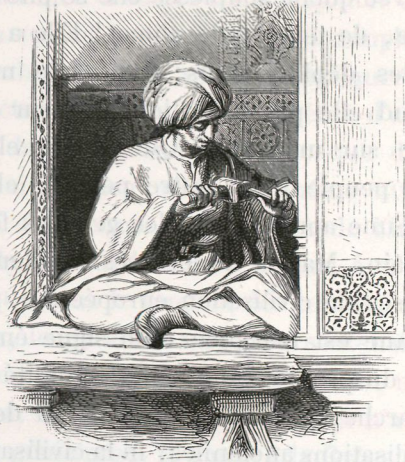
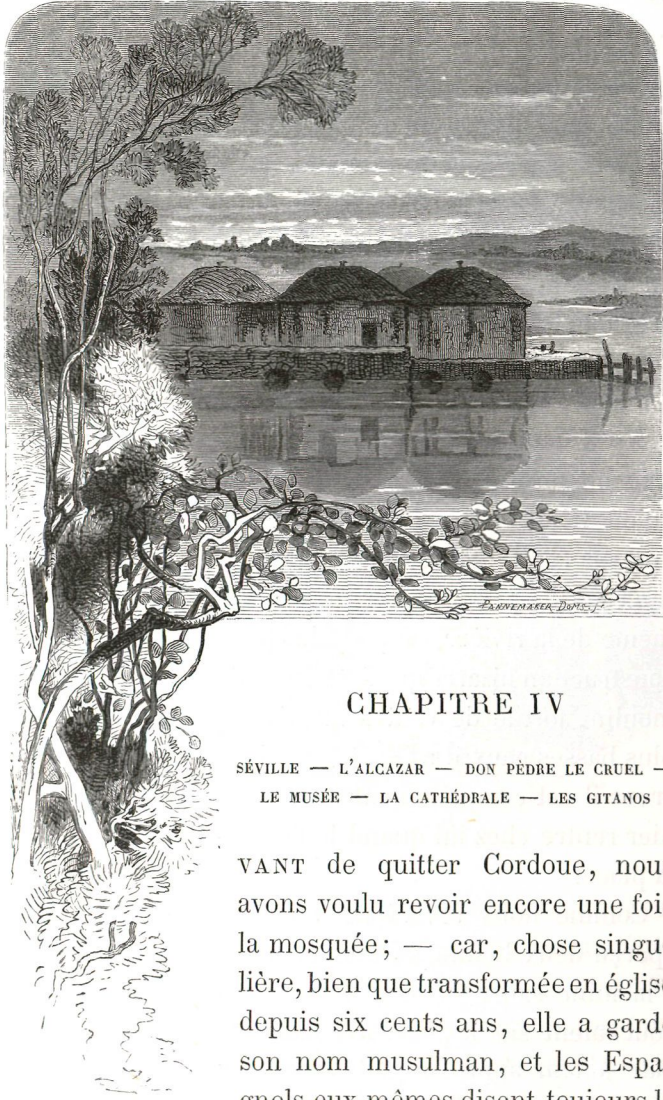


quoi de dur, d'étroit, d'inflexible. Non-seulement l'esprit arabe n'a pas eu la force et la souplesse ; il a manqué aussi d'initiative et de fécondité. Là même où il s'est montré le plus original, son essor s'est vite arrêté. Deux siècles, trois siècles au plus ont épuisé sa séve. Comparez cela à la carrière qu'a fournie et que promet de fournir encore la civilisation européenne. Comme elle a su s'assimiler le génie grec et le génie romain ! Son essor a été lent ; elle a eu, pendant les siècles du moyen âge, comme une longue et laborieuse incubation ; mais quel réveil ! Et, depuis lors, quelle fécondité ! Avec quelle souplesse elle se plie aux diversités de race, de temps, de climat ! Elle a des oscillations et des déplacements ; mais elle ne s'arrête jamais. Quand elle paraît stationnaire sur un point, elle s'avance sur un autre. Quelquefois elle semble passer d'un peuple à un autre peuple ; elle semble développer l'une après l'autre les grandes facultés de l'esprit humain. Mais à travers ces accidents et ces phases diverses, la civilisation européenne, la civilisation chrétienne est marquée d'un signe éminent : sa loi est celle du progrès, de la perfectibilité indéfinie. Plus elle marche, plus l'horizon s'élargit devant elle.

Ni les civilisations anciennes, ni la civilisation arabe n'ont eu ce caractère. Après une course plus ou moins longue, plus ou moins brillante, elles se sont affaissées et ont disparu de ce monde. Le génie arabe, en particulier, n'a pu se renouveler ; et aussitôt que la race arabe, peu nombreuse, se fut mêlée et confondue avec des populations moins bien douées, avec les tribus

sauvages du Maroc, il a paru atteint d'épuisement et comme frappé d'une stérilité incurable. La civilisation arabe n'en a pas moins eu, à son heure, un admirable éclat et une salutaire influence. Elle a été le lien, la transition entre les civilisations antiques qui venaient de s'éteindre et la civilisation moderne qui allait naître : elle a hâté l'éclosion de cette dernière ; et si sa carrière a été courte, elle a laissé du moins une trace lumineuse dans l'histoire.





## CHAPITRE IV

SÉVILLE — L'ALCAZAR — DON PÈDRE LE CRUEL —  
LE MUSÉE — LA CATHÉDRALE — LES GITANOS

VANT de quitter Cordoue, nous avons voulu revoir encore une fois la mosquée; — car, chose singulière, bien que transformée en église depuis six cents ans, elle a gardé son nom musulman, et les Espagnols eux-mêmes disent toujours la *Mezquita*. C'est un enchantement de s'asseoir dans le patio, sous ces beaux orangers, les plus beaux que

j'aie jamais vus : on les dirait contemporains des kalifes ; j'en ai mesuré un dont le tronc a plus de trois pieds de circonférence. C'est une féerie d'errer, vers le soir, sous les longues arcades sombres de la mosquée : sans faire de grands frais d'imagination, on se croit en plein monde oriental ; et à chaque instant on s'attend à voir, au détour d'une colonnade, un croyant, le front sur la dalle, faisant ses adorations du côté du levant, ou quelque derviche, accroupi dans un coin, dévidant son chapelet à gros grains.

Nous sommes revenus le long du Guadalquivir. On le franchit sur un vieux pont, aux arches hautes et solides, qu'on dit de construction arabe. On a de là une belle vue sur la ville et sur les rives du fleuve, couvertes de saules et de peupliers d'une verdure tendre. Dans le lit même de la rivière, un peu plus haut, on remarque une construction bizarre qui date aussi des Arabes : c'est un moulin, formé de voûtes massives ; pour profiter des plus basses eaux il a été établi si bas, qu'à l'époque des crues il est complètement noyé et submergé. Le meunier rentre chez lui quand le fleuve veut bien lui céder la place.

Comme nous revenions vers la ville, nous avons aperçu deux hommes à cheval, au vêtement rustique, à la mine sauvage, armés de grandes lances, qui débouchaient sur le pont. Les passants se rangeaient en hâte à leur approche, et nous n'eûmes que le temps d'en faire autant. Derrière ces hommes venait une bande de taureaux : c'étaient des taureaux de combat que l'on conduisait au cirque pour la course qui devait avoir lieu

le jour de Pâques. La marche était fermée par deux autres hommes à pied, vêtus de peaux de moutons et armés de fronde. Ces hommes sont les bergers qui gardent les taureaux dans les pâturages où on les élève : espèces de sauvages presque aussi farouches que les animaux avec lesquels ils vivent. Ils manient la fronde avec une



adresse extraordinaire : si un taureau s'écarte, la pierre va l'atteindre aussi sûrement que le projectile lancé par une arme de précision. On prétend qu'ils peuvent d'un coup de pierre casser la corne d'un taureau, ou jeter l'animal par terre. La soirée était chaude ; le soleil se couchait dans un ciel embrasé. Au-dessus de la ligne noire du pont, la silhouette de ces cavaliers armés de lances, et de ces taureaux aux grandes cornes, se détachant

sur l'horizon rouge, me rappelaient vaguement ces *gauchos* à demi sauvages qui, dit-on, conduisent à cheval leurs troupeaux dans les *pampas* de l'Amérique du Sud.

De Cordoue à Séville, la distance est courte et se franchit en quelques heures. Le pays est riche et varié. Une petite chaîne de montagnes court sur la droite, le long du Guadalquivir. Sur un rocher abrupt et pittoresque s'élève le château arabe d'Almodovar. La petite ville de Palma semble nichée au milieu d'un bois d'orangers. Il y a de riches cultures, mais entremêlées de vastes pâturages, de prairies marécageuses, de terres incultes. On est frappé surtout de la rareté des habitations. Ce n'est pas la terre qui se refuse ici aux efforts de l'homme, c'est l'homme qui manque à la terre.

Le premier aspect de Séville est charmant. Autant Cordoue est déserte et morne, autant Séville est vivante et gaie. Ses places spacieuses plantées d'orangers, ses belles promenades au bord du fleuve plein de navires, ses palais, son Alcazar, sa majestueuse cathédrale, que domine la tour dorée de la Giralda, ses rues propres et pavées de larges dalles, les maisons blanches, les balcons verts, les *miradores* ornés de tentures bariolées et de fleurs : tout cela lui donne la physionomie d'une capitale, et surtout d'une ville de plaisir.

Il est vrai que nous arrivons à une époque de fête. Les cérémonies de la semaine sainte attirent à Séville un grand nombre d'étrangers : on y vient de trente lieues à la ronde. Les hôtels regorgent, et les prix sont doublés. Nous sommes logés dans la rue la plus pas-

sante de Séville, *calle de Sierpes*, près de la place de la Constitution. L'hôtel n'est pas bon ; mais la situation est agréable, et notre appartement des plus séduisants. Le patio, entouré de colonnes de marbre, est encombré de citronniers et d'orangers, de bananiers et d'amandiers en fleur. Nos chambres, au premier étage, s'ouvrent sur une galerie vitrée, où le soleil entre à flots par de larges baies ; les orangers y inclinent, comme pour les offrir à la main, leurs branches chargées de fleurs et de fruits.

Nous sommes ici en pays de connaissance. Nous y avons retrouvé plusieurs des Français qui étaient à Andujar, et avec qui les épreuves partagées nous ont mis tout de suite sur un pied de demi-familiarité. Deux autres touristes avec qui la même aventure nous a liés encore plus intimement, sont venus de Cordoue en même temps que nous : l'un est un jeune Français de Bordeaux, M. du S\*\*\* ; l'autre est un Sicilien, le marquis Sch\*\*\*. Leur itinéraire est le même que le nôtre : ils vont à Gibraltar, et de là à Grenade. Nous formons ainsi, à l'hôtel de l'Europe, toute une petite et très-agréable colonie.

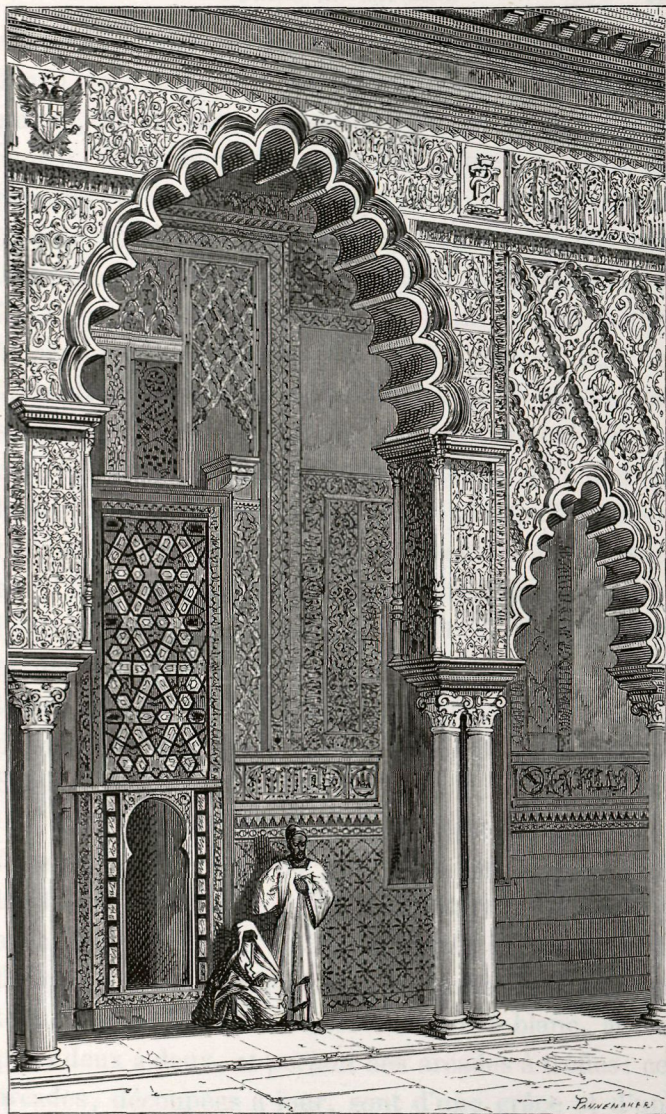
D'après les renseignements qu'on nous donne, les cérémonies religieuses et les processions remplissent, à Séville, les trois derniers jours de la semaine sainte. Pendant ces trois jours, la vie ordinaire est comme suspendue dans toute la ville : les magasins sont fermés, les musées sont fermés ; les tableaux des églises sont voilés et invisibles ; on n'est plus admis à visiter les monuments publics. Aussi prenons-nous nos me-

sures pour utiliser le temps qui nous reste avant le commencement des fêtes : aujourd'hui et les deux jours suivants nous irons visiter l'Alcazar, le musée, la Charité, la manufacture des tabacs.

L'Alcazar de Séville est, avec l'Alhambra, le monument le plus précieux et le plus complet que l'architecture arabe ait laissé en Espagne. On l'a restauré, il y a quelques années, grâce à l'initiative du duc de Montpensier, avec un soin et un goût dignes d'éloges. De honteuses dévastations y avaient été commises : à une certaine époque on en avait fait une caserne ; les baïonnettes des soldats avaient, en nombre d'endroits, labouré les murs et affreusement déchiré ces délicates dentelles de stuc dont ils étaient revêtus. Ailleurs, les arabesques disparaissaient à demi noyées sous d'épaisses couches de badigeon ou de lait de chaux. On les a remises au jour ; on a réparé les parties détruites, en reproduisant exactement les dessins primitifs ; on a rétabli les riches couleurs d'or, d'azur, de vermillon, qui les ornaient. Les faïences vernies ou *azulejos* qui formaient les lambris ont été, sinon reproduites (car on en a perdu le secret), du moins imitées.

Pour qui n'a pas vu Grenade, il est difficile d'imaginer rien de plus merveilleux que cet Alcazar. On se croit dans un palais de fées. On est étonné, charmé, ébloui. Les murailles semblent tendues d'une guipure de soie et d'or. Je ne crois pas qu'on ait jamais égalé les Arabes dans l'art de la décoration intérieure. Malgré la profusion des ornements qui revêtent les salles





L'Alcazar de Séville.





jusqu'aux voûtes, et les voûtes elles-mêmes, il n'y a dans l'ensemble, tant les formes sont variées et élégantes, ni lourdeur, ni surcharge, ni étalage de richesse. Seulement, dans son état actuel, et après les récentes restaurations qu'on y a faites, l'Alcazar a peut-être un défaut : ses peintures ont trop d'éclat, les couleurs sont trop vives, les tons sont trop durs. Est-ce la faute des artistes modernes, qui n'ont pas su donner à leur œuvre cette harmonie qu'on trouve dans les décorations dues à la main des Arabes ? est-ce tout simplement que le temps n'a pas encore posé sur ces couleurs toutes fraîches la teinte adoucie qu'il met sur toutes choses ? Je ne sais ; mais j'ai vu depuis l'Alhambra, et je dois dire que son ornementation intérieure est d'un effet bien plus harmonieux et plus doux à l'œil. J'ajoute que sous le rapport de l'architecture et des détails intérieurs, pour l'élégance, la délicatesse, la légèreté aérienne, le palais de Grenade dépasse de bien loin tout ce qu'on voit à l'Alcazar de Séville.

Il y a cependant ici une chose pour laquelle il faut faire exception : c'est le patio, qui est, à mon avis, la plus belle partie de l'édifice. Il est pavé de marbre, avec une fontaine au milieu, entourée de myrtes et de fleurs. La galerie qui en forme les quatre côtés est soutenue par de belles colonnes de marbre blanc, accouplées deux à deux, et portant des arcades à trèfles : ces arcades, découpées à jour, sont d'une grâce et d'une légèreté merveilleuses.

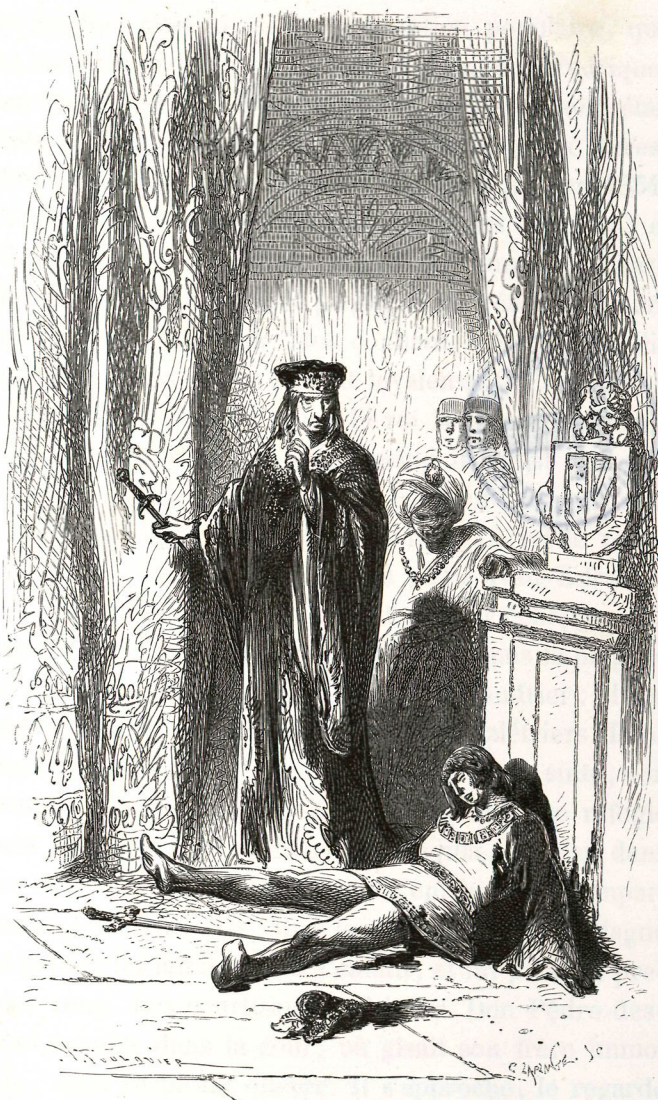
L'Alcazar de Séville a été, pour la plus grande partie,

construit par le roi don Pèdre I<sup>er</sup>, celui que l'histoire a appelé don Pèdre le Cruel. On lit encore sur le portail principal cette inscription qu'il y a fait mettre :

« Très-haut, très-noble et très-puissant conquérant,  
« don Pedro, roi de Castille et de Léon, fit construire  
« ce palais et cette façade, l'an MCCCCLXII. »

Ce qui explique le style de l'édifice, c'est que, bien qu'élevé sous un roi espagnol et chrétien, il fut bâti par des architectes arabes. A cette époque, les Arabes seuls, en Espagne, cultivaient les arts et les sciences; seuls ils avaient des astronomes, des médecins, des architectes, des ingénieurs. A la guerre, les rois chrétiens étaient obligés d'avoir recours aux ingénieurs arabes pour la construction et l'emploi des machines dont on se servait pour battre les murailles des villes assiégées. Ainsi, en 1364, don Pèdre, voulant faire le siège d'une petite place du royaume de Valence, Castel-Favib, est obligé de faire venir de Carthagène deux Maures, fils d'un ingénieur célèbre qu'on nommait maître Ali, pour construire les engins dont il a besoin. Plus d'une fois les architectes musulmans furent appelés jusqu'à Tolède et à Burgos par les rois chrétiens, pour y diriger leurs travaux. La langue elle-même a gardé la trace de ce fait : en espagnol, le mot qui signifie maçon est un mot qui vient de l'arabe, *albanil*.

Près de la porte du patio dont j'ai parlé on montre, sur les dalles de marbre, une tache indélébile, couleur



Mort de l'infant don Fadrique.



Prés de la porte de cette...  
et les dunes de...  
qui signifie...

de rouille : c'est là, selon la tradition populaire, que fut tué, par ordre de don Pèdre, l'infant don Fadrique, son frère naturel. Un implacable ressentiment était resté au fond du cœur du roi contre ses deux frères, Henri de Trastamare et don Fadrique, qui, en 1354, s'étaient unis contre lui aux seigneurs révoltés, et l'avaient retenu quelque temps prisonnier à Toro. Henri, craignant quelque piège, s'était réfugié en Languedoc; don Fadrique, plus confiant, s'était réconcilié avec don Pèdre, et le servait loyalement. En 1358, il venait de reconquérir pour le roi la ville de Jumilla, dans le royaume de Murcie, quand il apprit que don Pèdre le mandait à Séville. Il s'y rend en hâte, pensant n'avoir mérité que ses bonnes grâces. Le roi le reçoit de l'air le plus gracieux. Mais à peine avait-il franchi la porte que les gardes l'arrêtent. Il leur échappe, fuit dans la cour, et essaie de se défendre; mais la poignée de son épée s'embarrasse dans son baudrier : il est assommé à coups de masse par les arbalétriers. Pendant ce temps, un des gentilshommes de sa suite, son premier écuyer, Sancho Ruiz de Villegas, se réfugie dans l'appartement de Maria de Padilla, et saisit dans ses bras une de ses filles pour s'en faire un rempart contre les meurtriers. Mais le roi, qui le suit la dague au poing, lui fait arracher l'enfant, et lui porte le premier coup. Les courtisans l'achèvent. Don Pèdre descend ensuite dans la cour, où gisait son frère immobile, mais respirant encore. Il s'approche, le regarde attentivement, et, tirant son poignard, le remet à un esclave africain pour donner le coup de grâce au mo-

ribond. Cela fait, il rentre au palais et va se mettre à table <sup>1</sup>.

Ce don Pèdre, auquel l'histoire a infligé le surnom de Cruel, Philippe II voulait qu'on l'appelât le Justicier. On comprend que les rois absolus aient essayé de réhabiliter cette sombre figure. Pèdre a été un tyran; mais, comme Louis XI, ç'a été un roi. Dans l'anarchie féodale du xiv<sup>e</sup> siècle, il a défendu la royauté que les seigneurs commençaient à abaisser, et qu'ils devaient si fort humilier sous Henri IV; il a guerroyé contre les grands vassaux, et leur a fait couper la tête. C'étaient là des titres à la reconnaissance et à l'admiration de ses successeurs. Mais cette réhabilitation intéressée n'a pu l'emporter sur la tradition populaire; et il faut que les cruautés de don Pèdre aient bien fortement frappé l'imagination du peuple pour qu'il ne les lui ait pas pardonnées en considération du mal qu'il a fait aux grands.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que don Pèdre vivait à une époque de mœurs violentes et sauvages. Les chroniques du temps sont pleines de faits qui nous peignent cette société sous les plus effroyables couleurs. La force y règne seule; les hommes vivent comme des animaux de proie. Le sang coule à flots; le meurtre et la vengeance sont partout. Nul respect, nulle pitié des femmes ni des enfants. La mort est un spectacle où l'on se complaît. Comme les pachas turcs qui, aujourd'hui

<sup>1</sup> Ayala, *Chronique*, p. 237-243. — Mérimée, *Histoire de don Pèdre*, chap. vi.



encore, font exécuter devant eux les condamnés, les rois d'alors, toujours accompagnés de leurs exécuteurs, faisaient décapiter leurs ennemis en leur présence, et même quelquefois les frappaient de leur propre main. Quand les arbalétriers royaux allaient faire une exécution au loin, quand ils avaient assassiné quelque seigneur dont le roi craignait l'ambition ou



convoitait la ville, ils lui rapportaient, suspendue à l'arçon de leur selle, la tête de la victime. C'était encore là une coutume orientale, empruntée par les chrétiens aux kalifes : la tête coupée était à la fois le trophée du vainqueur et la preuve que l'envoyé avait fidèlement rempli son mandat.

Les poésies populaires nous offrent de ces mœurs une peinture qui n'est pas moins fidèle, et qui est plus

vive encore que celle de l'histoire. On voit éclater là, dans toute sa violence et son âpreté, le caractère du peuple et l'esprit de l'époque. Sous le récit, qui est parfois légendaire, il y a en effet un fond vrai; ce sont les passions, les idées, les habitudes du temps. Lisez le *Romancero*, et vous connaîtrez, mieux que si vous aviez parcouru les gros in-folio de Mariana, le moyen âge espagnol, le génie batailleur et féroce de ces siècles barbares.

Une des victimes de don Pèdre sur lesquelles la pitié populaire s'est le plus attendrie, et dont elle a chanté les malheurs de la manière la plus touchante, est sa femme, l'infortunée Blanche de Bourbon. Elle était nièce du roi de France, Charles V, jeune, belle, douée de toutes sortes d'aimables qualités. Le mariage avait été célébré solennellement à Valladolid, le 3 juin 1353. Deux jours après, don Pèdre abandonnait Blanche, et allait à Montalvan retrouver cette Maria de Padilla dont il subit toute sa vie l'empire. Quelques écrivains ont prétendu que le roi avait surpris une intrigue coupable entre la reine et son frère don Fadrique : ce n'est là qu'un roman imaginé à plaisir, et dont il n'y a pas trace dans les historiens contemporains.

Bientôt, craignant que Blanche ne devînt un appui pour les seigneurs révoltés contre lui, il la fait enlever de Medina del Campo, où elle s'était retirée, et l'enferme dans un château fort. Délivrée un instant pendant la captivité de don Pèdre à Toro, elle ne tarda pas à retomber entre les mains de son bourreau. Plusieurs années se passent sans qu'on entende parler d'elle. Puis